

*Le sens social*

LAURENCE BACHMANN

•  
De  
l'argent  
à soi  
•

*Les préoccupations sociales  
des femmes à travers  
leur rapport à l'argent*

*Le sens social*

## INTRODUCTION

« *This woman must be nuts!* » éclate de rire un professeur de sociologie d'une prestigieuse université californienne. Son rire franc propulse son corps à l'arrière de sa chaise. Ses bras s'élèvent, accentuant son expression rieuse. Je venais de lui décrire le cas d'étude de Sabine, une interviewée de ma recherche. Cette femme, en couple et mère d'une enfant, comptabilise méticuleusement l'apport financier des deux partenaires conjugaux au compte commun, dans le but notamment de ne pas se sentir lésée en contribuant davantage que son partenaire. Elle demande que son compagnon la paie pour garder leur fille, estimant injuste de ne pas être rémunérée pour son travail de garde parentale alors que son ami exerce pendant ce temps un travail rémunéré. Pour ce professeur, cette femme est folle. Le même cas d'étude exposé à un autre professeur de sociologie provoque chez lui de l'agacement et de l'indignation, comme dégoûté par un tel comportement jugé dégradant : « Mais ça, ce n'est pas une vraie famille ! » s'exclame-t-il d'un ton indigné, s'agitant et se distançant de moi, comme pour s'éloigner de mon récit. Il insiste sur le fait que le comportement de Sabine n'est qu'un comportement *marginal*, non représentatif des vraies familles. Je suis également confrontée à un sentiment de répulsion, manifesté par une autre chercheuse à la lecture d'une brève description des usages de l'argent d'un certain nombre de mes interviewées. La sociologue tient à affirmer d'emblée son absence d'affinité avec les femmes de mon *corpus*, qu'elle qualifie de bourgeoises : « Avant toute chose, je tiens à préciser que tes interviewées sont de petites bourgeoises ; je ne les aime pas ! »

À l'instar de la démarche proposée par Hochschild (1983, p. 31), les émotions ressenties au cours de cette recherche m'ont servi d'indices (*feeling as a clue*) pour construire mon objet de recherche : « Le mot *objectif*, selon le *Random House Dictionary*, signifie "dénué de sentiments personnels". Pourtant, ironiquement, nous avons besoin d'émotion pour réfléchir sur le monde externe ou "objectif". Prendre en considération nos émotions en tant qu'indices, pour ensuite corriger nos réflexions en fonction de ces derniers, pourrait être la meilleure manière

de nous approcher de l'objectivité. » L'éclat de rire franc et spontané, mais aussi moqueur, du professeur de sociologie états-unien, ainsi que les autres réactions empruntées de jugements de valeur sur les pratiques comptables de Sabine, attestant des limites réflexives de ces personnes concernant ce cas d'étude particulier, ont constitué l'intrigue qui m'a motivée à déceler ce qui se trame autour du rapport à l'argent des femmes. Cela d'autant que je ressentais un décalage entre leur posture et la mienne. Je ne parvenais pas à rire avec le professeur états-unien sur le cas de Sabine. Mon manque d'élan était peut-être dû au fait que ce rire s'opposait au rapport éthique fondamental de la recherche sociologique, qui consiste à « ne pas déplorer, ne pas rire, ne pas détester, mais comprendre », pour reprendre la formule de Spinoza. De manière plus subjective, ma réserve était certainement liée à ce que j'éprouvais doublement de l'empathie pour elle. D'une part, contrairement aux autres sociologues qui portaient leurs jugements sur le cas de Sabine, j'avais effectué un long entretien compréhensif avec elle, qui nécessitait l'adoption d'une posture empathique avec la personne interviewée (Kaufmann, 1996). D'autre part, en tant que jeune femme doctorante en sociologie, intéressée par les rapports sociaux de sexe et sensibilisée au féminisme, j'avais une affinité avec les préoccupations et la lutte de Sabine. La souffrance qui se dégageait de son récit ne me laissait pas indifférente. Mon intuition m'incitait à croire que l'attitude de Sabine, qui pouvait sembler de prime abord anecdotique, voire risible, avait une portée plus générale, qui ne pouvait faire l'objet de moqueries, ou du moins, que mon cadre moral m'encourageait à prendre au sérieux. Le rire du professeur d'université me semblait ainsi inapproprié ; il produisait en moi un malaise. Je me souviens lui avoir souri poliment, mais de manière crispée, prise dans l'inconfort d'abandonner mon aspiration profonde à ne pas rire pour m'adapter à l'injonction sociale m'encourageant à rire docilement avec lui. Cela d'autant que son statut était supérieur au mien.

Ma recherche a été motivée par d'autres énigmes. J'ai été confrontée au cours de mon étude à l'opposition entre la réaction des femmes et celle des hommes concernant la thématique de l'argent dans le couple. Un grand nombre de femmes (chercheuses, collègues, étudiantes, journalistes, proches ou connaissances) ont manifesté un vif intérêt pour ce sujet. Nombre d'entre elles affirmaient avec enthousiasme trouver le sujet très intéressant, elles étaient avides de connaître les conclusions de ma recherche ou demandaient à être informées sur l'avancée de mes travaux. Certaines se sont spontanément proposées de passer un entretien avec moi. D'autres m'ont confié leurs tensions conjugales autour de l'argent oralement ou par courrier électronique, sans que je leur demande quoi que ce soit. À la présentation de mes résultats d'analyse, la plupart d'entre elles les ont trouvés parlants. Les femmes que j'avais interviewées pour mon étude étaient à leurs yeux des femmes ordinaires. De leur côté, la plupart des hommes (chercheurs, collè-

gues, amis, proches ou connaissances) se sont montrés discrets sur cette thématique. Lors de conversations de groupe en dehors du cadre universitaire, ce sont tendanciellement eux qui déviaient de sujet de conversation (parfois après avoir affirmé d'un ton peu convaincant, accompagné d'un rire gêné, qu'il s'agissait d'un sujet intéressant) alors que les femmes manifestaient une envie d'approfondir le sujet, me posant des questions ou témoignant de leurs propres expériences. Le désintérêt manifesté par les hommes s'est parfois accompagné d'une autre posture intrigante. Dans le milieu académique, la question de la représentativité statistique de ma population m'a été posée de manière récurrente lors de présentations par des chercheurs de sexe masculin. « Votre population est-elle statistiquement représentative ? » Cette question, en soi légitime, a commencé d'attiser ma curiosité lorsque que j'ai été confrontée à l'étrange insistance d'un chercheur sur ce point à la fin d'un atelier. De manière intuitive, il m'a donné l'impression qu'il tentait implicitement de me dire, voire de m'expliquer, que ma recherche traitait d'une population *non ordinaire*, marginale. Autrement dit, que les personnes de mon corpus ne constituaient pas de vraies familles, pour reprendre l'expression du professeur de sociologie précédemment cité. Peut-être ces hommes, à travers leur question de la représentativité, me disaient-ils (se disaient-ils ?) également que mes cas d'étude étaient éloignés des femmes de leur milieu, voire de leur propre relation conjugale. Pour eux, je ne parlais pas de leur couple, cela ne les concernait pas.

Ainsi, j'ai été intriguée par l'opposition entre l'intérêt déployé pour la thématique de l'argent dans le couple, d'une part, et le désintérêt manifesté pour ce sujet, d'autre part, entre l'appréhension de mes résultats d'analyse comme relevant de femmes ordinaires, d'une part, et de femmes extraordinaires, d'autre part. Ces intrigues se sont ajoutées à celles évoquées plus haut : mon sentiment d'étrangeté et de décalage, parfois éprouvé viscéralement, face à la réaction des sociologues envers mes cas d'étude, ainsi que mon inconfort lié à mon propre positionnement moral. En tous les cas, ces différentes réactions contradictoires et tensions morales m'ont persuadée de la grandeur des enjeux qui se trament autour de cette thématique.

Cet ensemble d'émotions ressenties et d'anecdotes vécues dans le cadre de mon étude a été décisif pour l'élaboration de mes questions de recherche. Ces dernières ont été doublement construites : à travers l'analyse réflexive de ces émotions et anecdotes d'une part et grâce à l'appui des instruments offerts dans la littérature sociologique, d'autre part. J'ai alors constitué théoriquement mon objet d'étude en parallèle d'une enquête empirique en vue d'aboutir à la thèse de cet ouvrage : les femmes s'approprient l'idéal démocratique d'égalité et d'autonomie sous forme de soucis de soi.

Je reviens ici à mes interrogations provisoires et présente une synthèse des réponses trouvées, que j'ai développées dans les différents chapitres de ce texte.

Tout d'abord, je me suis interrogée sur la catégorie de la folie mobilisée par le professeur états-unien pour décrire le comportement de Sabine (« This woman must be nuts ! »). Pour Becker (2002, p. 58-62), associer une personne à la folie alors qu'on ne parvient pas à cerner son comportement relève d'une démarche hâtive qui empêche la compréhension sociologique. Le chercheur nous encourage plutôt à trouver le sens à l'action de la personne catégorisée de la sorte, à déceler les significations sociales de son comportement :

« Supposer que le comportement que l'on étudie est parfaitement sensé, mais que ce sens nous échappe pour le moment, est en général une bonne alternative sociologique à l'hypothèse [...] de la folie [...]. En termes d'analyse, cela signifie que chaque fois que nous découvrons quelque chose qui nous semble si étrange et si incompréhensible que la seule explication que nous puissions en donner est une version quelconque de "Ils doivent être fous", nous devrions systématiquement suspecter que nous manquons grandement de connaissances sur le comportement que nous étudions. Il vaut mieux supposer que tout cela a un sens et en rechercher la signification. »

Dans notre cas, plutôt que d'émettre un jugement de valeur et de considérer Sabine comme folle, j'ai, dans un premier temps, pris au sérieux ses pratiques en adoptant une posture compréhensive, afin de saisir le ressort de son action. Quelles sont les préoccupations de Sabine autour de l'argent ? Quels sont le sens et les significations qu'elle investit dans ses usages de l'argent ? Ses comportements relèvent-ils de comportements marginaux ou ordinaires, se retrouvant chez d'autres personnes ? De même, si l'on prend en considération mon affinité avec les préoccupations et la lutte de Sabine, qui me semblaient liées aux questions d'émancipation des femmes, les préoccupations de Sabine sont-elles réellement liées à ces questions d'émancipation ? Autrement dit, le rapport à l'argent de Sabine s'articule-t-il avec l'idéal démocratique d'autonomie et d'égalité entre les sexes ? Si oui, en quoi est-il porteur de cet idéal et quelles en sont ses dimensions ?

Dans le chapitre 4, je montre que le contexte sociohistorique actuel, caractérisé par un idéal démocratique entre les sexes, encourage les femmes en couple qui gagnent leur propre argent à manifester des préoccupations éthiques en matière d'émancipation. Ces femmes expriment des *soucis de soi* (Foucault) avec leur argent, elles se problématisent en sujet éthique pour tenter de sortir de leur statut secondaire. Ainsi paradoxalement, les femmes ancrent une problématique centrale concernant leur autonomie et l'égalité entre les sexes dans des gestes d'apparence banale ou insignifiante. L'appropriation de l'idéal démocratique sous forme de soucis de soi relève d'un rapport à l'argent de femmes *ordinaires* du milieu social spécifique étudié, et non extraordinaires, marginales, comme ont pu le sous-entendre certaines personnes commentant ma recherche. Huit principaux

rapports éthiques à soi autour de l'argent ont été décelés dans les entretiens, qui constituent autant d'arguments différents visant à soutenir l'idéal démocratique : le souci anti-tutélaire, de non-instrumentalisation, de non-dépendance envers le partenaire, d'égalité des tâches, d'autonomie morale, d'accomplissement biographique, de prévoyance et de responsabilité envers autrui. Dans leur mise en œuvre, les soucis de soi peuvent être évoqués sous forme discursive, comme une intention, un idéal ou une valeur auxquels souscrivent les interviewées, ou se situer au niveau des pratiques, comme marquage concret. Enfin, les discours des femmes attestant de soucis de soi ne sont pas des discours convenus : ils sont motivés par des croyances de fond, des valeurs profondément ressenties qui rendent intolérables certains aspects de la domination masculine. Souvent en lien à des tensions internes ou avec leurs partenaires, les soucis de soi occupent une place centrale dans leurs propos.

On peut également se poser des questions concernant l'origine des dispositions comptables, ou autres, révélées dans le rapport à l'argent : D'où viennent ces dispositions ? De quelle manière se sont-elles constituées ? De quoi sont-elles la résultante ? Parallèlement, je me suis interrogée sur la mise en œuvre de ces préoccupations : Les comportements comptables ou autres de Sabine sont-ils activés en permanence ou sont-ils parfois mis en sourdine ? Se déploient-ils dans des contextes spécifiques ? Que peut-on dire de leur fréquence et de leur intensité ?

Dans le chapitre 5, je montre que les préoccupations des femmes en matière d'argent ont une origine ; elles se recomposent avec des éléments du passé, liés à leur trajectoire personnelle ou à l'histoire des femmes. Les dispositions au souci de soi renvoient au rapport spécifique des femmes à l'argent au cours de l'histoire, forgé par la domination masculine, que les interviewées ont partiellement assimilé pendant leur propre trajectoire. La place secondaire des femmes dans les rapports sociaux de sexe les a incitées à une certaine vigilance en matière d'argent. Les injonctions des mères de certaines interviewées à ne pas dépendre financièrement d'un homme, exprimées pendant leur enfance et adolescence, les ont sensibilisées à l'importance de leur autonomie financière. Des expériences douloureuses de dépendance financière ou d'assignations à la division sexuelle du travail ont forgé des dispositions au souci d'indépendance et d'égalité des tâches. En cela, les soucis de soi relèvent d'une problématique concernant les femmes et non les hommes. Cependant, si les effets de positions et de trajectoires produisent des dispositions aux soucis de soi, ces effets ne permettent pas en soi de comprendre leur manifestation. Dans ce chapitre, je montre également que les soucis de soi ne préoccupent pas les femmes en permanence, mais qu'ils s'inscrivent dans un pluralisme des régimes d'action. Les dispositions aux soucis de soi se situent dans des contextes et des types d'interactions particuliers qui encouragent ou dissuadent leur mise en œuvre. Elles alternent avec d'autres soucis, à commencer par le souci d'autrui, que les femmes ont tendance à manifester en

raison de leur socialisation de genre. Lorsque situées dans des petits gestes sporadiques, ces dispositions peuvent contredire leurs autres pratiques ordinaires.

Ensuite, je me suis interrogée sur les éventuelles limites à la mise en avant de pratiques comptables ou autres de Sabine à travers l'argent dans le cadre familial. Comment ces pratiques s'accordent-elles avec la vie quotidienne ? Si l'on repense à l'indignation de certain·e·s sociologues aux pratiques comptables de Sabine (« Mais ça, ce n'est pas une vraie famille ! »), comment comprendre cette indignation ? Est-elle révélatrice de tensions morales entre comptabilité et valeurs familiales ? Si de telles tensions ont lieu, sont-elles porteuses de souffrance ? Si oui, concernent-elles toutes les femmes de manière équivalente ?

Dans le chapitre 6, je montre que la mise en œuvre des soucis de soi dans la vie quotidienne est parfois problématique. D'abord, les femmes peuvent avoir différents usages de l'argent, chacun associé à un souci de soi particulier, qui se contredisent entre eux. Ensuite, la notion d'égalité sur laquelle s'appuient certains soucis est difficile à opérationnaliser. Enfin, et de manière plus fondamentale, les interviewées sont confrontées à une tension entre, d'une part, leurs soucis de soi, associés à des valeurs d'autonomie des femmes et d'égalité entre les sexes et, d'autre part, le traditionalisme porté notamment par la morale familiale. La structure de genre, que les interviewées ont assimilé à travers leur socialisation de genre et à laquelle elles sont confrontées dans leur vie quotidienne, rend parfois les femmes ambivalentes envers leur émancipation. La mise en œuvre de soucis de soi en est ainsi parfois limitée. Je montre également dans ce chapitre que les contradictions entre soucis de soi en termes d'émancipation et traditionalisme génèrent parfois des souffrances. On verra cependant que les tensions liées au pluralisme des cadres de référence n'affectent pas toutes les femmes de la même manière.

L'ensemble des questions évoquées ci-dessus portent avant tout sur le sens que les femmes accordent à leurs actions. Dans un second temps, je me suis posée un ensemble d'interrogations davantage liées à la position des individus dans l'espace social. Je me suis alors interrogée sur la réaction des partenaires masculins aux préoccupations de leurs compagnes en matière d'argent. En effet, si un professeur de sociologie se moque ouvertement des pratiques de Sabine, qu'en est-il de son partenaire ? De manière générale, comment les hommes réagissent-ils aux pratiques de leurs compagnes ? Leurs réactions ont-elles des implications sur les préoccupations de leurs amies ou épouses ? Enfin, en quoi les rapports sociaux nous informent-ils sur le rire de ce professeur lié aux pratiques comptables de Sabine ?

Dans le chapitre 7, je montre que la position dominante des hommes dans la structure de genre leur délivre des **catégories de perception** différentes que celles de leurs compagnes, engendrant d'autres **préoccupations** en matière d'argent, qui se répercutent sur la façon dont ils **réagissent aux soucis** de soi des femmes :

la problématisation de soi en termes d'émancipation ne les concerne pas. Les soucis de soi des femmes, qui questionnent implicitement la position privilégiée des époux ou partenaires masculins, suscitent chez eux différentes réactions : l'ignorance ou le déni, l'indifférence, l'adhésion sans conviction, l'appropriation personnelle de la critique ou l'intégration de la critique. Dans les entretiens, l'ignorance ou le déni, révélés dans leurs mots, mais aussi à travers leurs silences, semblent toutefois constituer l'attitude prépondérante des hommes envers les soucis de soi de leurs partenaires. La plupart des hommes interviewés ne perçoivent pas, ou prétendent ne pas percevoir, les enjeux cruciaux en termes d'égalité et d'autonomie qui se cachent derrière les gestes apparemment banals et insignifiants de leurs compagnes. Je montre par ailleurs que certaines réactions des hommes aux soucis de soi de leurs partenaires qui ne considèrent pas les exigences éthiques en tant que telles s'accompagnent parfois d'un certain dénigrement moral : « *C'est n'importe quoi !* » s'est exclamé un interviewé concernant les pratiques comptables de son amie. Les enjeux de luttes individuelles associées à une problématique sociale que constitue la domination masculine sont alors traduits en enjeux de luttes morales. L'ordre de genre est ainsi renforcé.

J'ai ensuite défini une dernière série de questions visant à mettre en perspective les préoccupations de Sabine en matière d'argent : Comment ces préoccupations s'inscrivent-elles dans les rapports sociaux de sexe ? Si les marquages autour de l'argent relèvent d'une forme de résistance à certains aspects de la domination masculine, quels effets ont-ils sur les rapports sociaux de sexe ? Autrement dit, cette lutte est-elle efficace ? Enfin, quel est l'impact du travail de soi en termes d'émancipation sur les femmes moins préoccupées par ces questions ? Les soucis de soi visant à dépasser le genre soutiennent-ils des logiques de classe ?

Dans le chapitre 8, je rappelle que la domination masculine traverse les catégories de perceptions des femmes et crée des effets d'aveuglement sur certains de ses aspects : la lucidité des femmes en matière de domination masculine n'est toujours que partielle. On verra ainsi que les soucis de soi des femmes ne relèvent pas de catégories exhaustives, mais de constructions du sens commun. Les femmes agissent uniquement sur les aspects de la domination masculine qu'elles perçoivent en tant que tels et qu'elles ne tolèrent pas. Elles délaissent par contre d'autres domaines, tels que les injonctions aux préoccupations esthétiques associées à la féminité, selon les canons en vigueur dans leur milieu. Les points aveugles des soucis de soi en matière de domination masculine, tels que le souci esthétique des femmes, révèlent ainsi une certaine inertie des rapports de force entre les sexes. Enfin, je montre que, bien que les soucis de soi des femmes se réfèrent à la domination masculine, celle-ci est rarement nommée explicitement en tant que telle. Les femmes interviewées expriment peu souvent un discours sur la domination masculine et sur sa lutte, rares sont celles qui se considèrent comme « féministes ». L'expression de soucis de soi, en tant que

travail personnel sur son émancipation, effectué sans mobilisation de la critique sociale de la domination masculine, est dès lors susceptible de produire des effets de stigmatisation sur les femmes, comme les femmes au foyer, qui se problématisent moins, ou de manière moins visible, en termes d'émancipation. Les soucis de soi visant à dépasser le genre renforcent ainsi des logiques de classe.

En guise de *conclusion générale* de ma recherche, je reviens sur le caractère individuel des soucis de soi en matière d'idéal démocratique. J'affirme que les soucis de soi des femmes, décelés à travers leur rapport à l'argent, relèvent d'une personnalisation d'une problématique structurale. Des problèmes sociaux sont ainsi déguisés en problèmes relationnels, psychologiques et éthiques. Je souligne également que cette personnalisation est genrée : les femmes, et non les hommes, portent individuellement une problématique sociale. On assiste ainsi à une reconfiguration du genre qui intègre les valeurs contemporaines d'émancipation des femmes et de valorisation de l'individu. Enfin, je mets en perspective le cas d'étude de Sabine avec celui de Chloé, une autre interviewée, faisant preuve de distance réflexive et de détachement affectif face à la lutte contre la domination masculine. La comparaison de ces deux cas d'étude nous incite à penser que les différents rapports à l'émancipation nécessitent des conditions sociales spécifiques.

## Chapitre 1

### ÉTAT DES SAVOIRS : LE RAPPORT À L'ARGENT MARQUÉ PAR LE GENRE

Pour comprendre le rapport des femmes à l'argent dans le couple, il nous faut d'abord effectuer l'état des lieux des recherches engagées dans ce domaine. Nous sommes conscientes que les préoccupations des femmes concernant leur argent sont des préoccupations récentes, car elles nécessitent que l'accès des femmes à un revenu soit déjà entré dans les mœurs. Nous savons que si les femmes ont toujours travaillé, ce n'est que récemment que cette expérience s'est banalisée. Nous allons dès lors retracer la sociogenèse du rapport spécifique des femmes à l'argent. Notre attention portera spécifiquement sur un des grands principes structurant le rapport à l'argent : les rapports sociaux de sexe et son terme indissociable, la division sexuelle du travail, que nous définissons en préambule. Pour saisir la façon dont les rapports sociaux de sexe structurent le rapport à l'argent, nous nous penchons, dans un premier temps, sur les recherches historiques sur la division sexuelle du travail dont les partenaires conjugaux d'aujourd'hui sont les héritiers. Dans un second temps, nous abordons des études qui traitent du rapport à l'argent dans le contexte actuel, et spécifiquement de celles effectuées dans le cadre familial. Précisons par ailleurs que notre démarche ne vise pas à effectuer un bilan exclusif, mais à s'intéresser aux questions que les recherches engagent ou laissent en suspens. Cela dans le but d'affiner nos questionnements de recherche.

Des recherches en sciences sociales ont démontré l'importante ressource pour l'action que constitue l'argent dans notre société. Dans *La philosophie de l'argent* publié au début du siècle dernier, Georg Simmel (1987 [1977]) insiste sur le rôle émancipateur du salariat dans le cadre spécifique de la société moderne. Selon lui, le salariat issu de la révolution industrielle délivre les individus des liens de dépendance féodaux. Alors que le servage force les personnes à fournir des prestations illimitées, les rapports économiques capitalistes semblent affranchir les individus en les sollicitant pour un temps de travail déterminé. Les échanges monétaires relèvent moins d'obligations sociales et permettent